

**CLAUDE SIMON**

**LES CORPS  
CONDUCTEURS**

*roman*



**LES ÉDITIONS DE MINUIT**



LES CORPS  
CONDUCTEURS

## OUVRAGES DE CLAUDE SIMON



- LE TRICHEUR, roman, 1945, *épuisé*.  
LA CORDE RAIDE, 1947, *épuisé*.  
LE VENT, TENTATIVE DE RESTITUTION D'UN RETABLE  
BAROQUE, roman, 1957.  
L'HERBE, roman, 1958 ("double", n° 9).  
LA ROUTE DES FLANDRES, roman, 1960 ("double", n° 8).  
LE PALACE, roman, 1962.  
HISTOIRE, roman, 1967.  
LA BATAILLE DE PHARSALE, roman, 1969.  
LES CORPS CONDUCTEURS, roman, 1971.  
TRIPTYQUE, roman, 1973.  
LEÇON DE CHOSES, roman, 1975.  
LES GÉORGIQUES, roman, 1981 ("double", n° 35).  
LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE, 1984.  
DISCOURS DE STOCKHOLM, 1986.  
L'INVITATION, 1987.  
L'ACACIA, roman, 1989 ("double", n° 26).  
LE JARDIN DES PLANTES, roman, 1997.  
LE TRAMWAY, roman, 2001 ("double", n° 49).  
ARCHIPEL et NORD, 2009.

### *Aux Éditions Maeght :*

- FEMMES (sur vingt-trois peintures de Joan Miró)  
*tirage limité*, 1966, *épuisé*.  
PHOTOGRAPHIES, 1937-1970 (107 photos et texte de l'auteur.  
Préface de Denis Roche), 1992.

### *Aux Éditions Skira :*

- ORION AVEUGLE (avec 21 illustrations),  
« Les sentiers de la création », 1970, *épuisé*.

### *Aux Éditions Rommerskirchen :*

- ALBUM D'UN AMATEUR, 1988, *tirage limité*.

### *Aux Éditions L'Échoppe :*

- CORRESPONDANCE AVEC JEAN DUBUFFET, 1994.

CLAUDE SIMON

LES CORPS  
CONDUCTEURS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1971 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

Dans la vitrine une dizaine de jambes de femmes identiques sont alignées, le pied en haut, la cuisse sectionnée à l'aine reposant sur le plancher, le genou légèrement fléchi, comme si on les avait empruntées à un de ces bataillons de danseuses, dans le moment où elles lèvent la jambe avec ensemble, et exposées là, telles quelles, ou encore, monotones et multipliées, à l'un de ces dessins de publicité représentant une jolie fille en combinaison en train d'enfiler un bas, assise sur un pouf ou le rebord d'un lit défait, le buste renversé en arrière, la jambe sur laquelle elle achève de tirer le bas haut levée, un petit chat ou un petit chien au poil frisé dressé joyeusement sur ses pattes de derrière, aboyant, sortant une langue rose. Les jambes sont faites d'une matière plastique, transparente, de couleur ocrée, moulées d'une pièce, faisant penser à quelque appareil de prothèse légère. L'infirmier (ou le jeune interne) tient sous son bras, comme un paquet, une jambe coupée. Derrière un vieillard à barbiche blanche et à lorgnon, coiffé d'une calotte blanche, revêtu d'une blouse d'hôpital et tenant à la main un scalpel, se pressent une douzaine de personnages plus jeunes revêtus de la même calotte et de la même blouse

à tablier qui les fait ressembler à des garçons d'abattoir. La ressemblance est encore accentuée par leurs manches retroussées, les taches de sang qui parsèment leurs vêtements et par le fait que plusieurs tiennent à la main des instruments, scies, pinces, écarteurs, dont quelques-uns sont ensanglantés. De la poche ventrale de leurs tabliers, comme celle d'un kangourou, dépassent des boucles de ciseaux, ou des forceps. C'est l'un d'eux qui tient sous son bras la jambe coupée. Un autre porte un bocal à l'intérieur duquel on peut voir un fœtus accroupi, à l'énorme tête. À la suite du barbu à lunettes, ils se dirigent vers une table d'opération sur laquelle est allongée une jeune femme nue. Encadré d'une chevelure blonde, son visage ressemble à celui du Bébé Cadum. Les bras allongés le long du corps, nullement effrayée, elle rit, la tête couchée à plat sur le côté, tournée vers le spectateur, montrant une rangée de dents régulières. Les bouts de ses seins minutieusement dessinés et d'un rose vif sont durcis et dressés. Les visages des jeunes internes sont hilares. Des bas transparents, extraordinairement fins, allant du beige foncé au beige clair, revêtent les jambes. À travers leurs mailles on voit briller la matière plastique moulée. Le docteur lui dit de baisser son pantalon. Au bout de la rue il peut voir l'avenue qu'elle croise, les arbres maigres aux feuilles jaunies du petit square, le trafic, et au-delà la marquise de l'hôtel, faite de verre et de métal, en porte à faux au-dessus du trottoir. Il y a environ une centaine de mètres jusqu'au croisement

avec l'avenue et, après celle-ci, encore une quarantaine de mètres jusqu'à la porte de l'hôtel. Les feuilles clairsemées des arbres, d'un vert tirant sur l'ocre ou même rouille, cartonneuses et malades, s'agitent légèrement devant le fond grisâtre du building qui s'élève au coin de la rue et de l'avenue en lignes verticales et parallèles, comme des orgues. Dans l'ouverture de l'étroite tranchée que forment les hautes façades on peut voir le ciel blanc. À travers l'épaisse brume de chaleur l'extrémité de la tranchée se distingue à peine. Le soleil teinte d'un jaune pâle et comme poussiéreux tout un côté de la rue qu'à cette heure il prend en enfilade. Debout et immobile à côté de la vitrine où se dresse la rangée de jambes, il peut sentir sous sa paume appuyée sur son côté droit les dernières côtes au-dessous desquelles ses doigts tâtent avec précaution la paroi molle du ventre. La planche représente un torse d'homme. Les chairs sont d'un rose ocré. À partir du diaphragme et jusqu'au ras du pubis la paroi abdominale a été découpée, comme un couvercle que l'on aurait retiré. L'ouverture ménagée affecte à peu près la forme de la caisse d'une guitare, légèrement étranglée à hauteur de la taille. À l'intérieur on peut voir des organes pourpres ou bleu-tés. Là où appuient ses doigts se trouve une masse aux contours mous, d'un rouge brique, comme un sac. À peu près en son milieu il y a une poche vert olive clair, collée à la paroi, arrondie en un petit dôme sur le haut, et dont la partie inférieure s'amincissant finit en un fin tuyau qui se divise en une fourche dont les branches

disparaissent dans les replis des lobes rougeâtres. Un second tuyau, mais celui-ci d'une couleur mauve et d'une section plus large, s'entrelace avec le premier et ses ramifications. Sur le petit dôme formé par la poche verte le dessinateur a posé un reflet jaune pour obtenir un effet de brillant. Le docteur lui demande si cela ressemble à un pincement, une pression ou une brûlure. Maintenant son pantalon pend en accordéon sur ses chevilles. En baissant la tête il voit son pénis recroquevillé, ridé, et ses jambes velues. Sur l'un des murs du cabinet de consultation est accroché un dessin sous verre représentant une théorie de jeunes carabins hilares armés de divers instruments chirurgicaux et s'avancant à la suite d'un patron barbu vers une table d'opération où est étendue une jeune femme nue qui rit de toutes ses dents. Le bureau du docteur est d'un style indéfini mais pompeux. Le bois est rouge foncé, luisant. Le pourtour du plateau est serti d'un filet de bronze doré, orné aux coins de petites guirlandes. Une sculpture de bronze est posée sur le bord extérieur du bureau, montée sur un socle de marbre. Elle représente une femme à demi allongée, le corps et les jambes drapés dans un péplum aux plis nombreux. Sur les parties saillantes – la tête, le genou, le cou-de-pied sur lequel se retrouse la draperie – le bronze poli prend une couleur jaunâtre et luit. L'un des bras de la femme entoure une sorte d'urne ouvragée, pourvue d'un couvercle articulé à une charnière. Sur le bord du couvercle une encoche en demi-lune ménage le passage pour

un porte-plume, mais le trou est vide. À partir de ses mâchoires serrées la contraction des muscles se propage jusqu'aux tempes. Les muscles sont agités de légers tiraillements. Il sent la sueur glisser sur sa peau, à travers ses cheveux, dans le cou et le dos. La chaleur grisâtre, palpable, semble entassée entre les parois brun sale de la rue. Légèrement courbé en avant, le visage rigide, il s'approche de la bouche d'incendie qui sort du trottoir, à la base de l'immeuble, sur la droite de la vitrine. La bouche d'incendie est constituée par un fort tuyau de fonte, peint en rouge, qui monte d'abord verticalement puis se recourbe vers l'avant en même temps qu'il se divise en deux branches horizontales dont les ouvertures sont fermées par un manchon que rattache au tube une petite chaînette. Les deux branches divergentes sont suffisamment rapprochées pour former une sorte de siège sur lequel il s'assied. Dans cette position la douleur ne diminue pas mais il n'a plus à faire l'effort de se tenir sur ses jambes. Deux nègres revêtus de combinaisons blanches et coiffés de casquettes à longues visières sont occupés à décharger un camion arrêté au bord du trottoir. Ils en extraient de volumineuses boîtes de carton qu'ils portent à l'intérieur du magasin en les tenant embrassées sur leurs poitrines, le buste penché en arrière, la tête tournée de côté, la joue collée contre la paroi de la boîte. Tandis qu'il suit l'un d'eux des yeux il s'aperçoit que celui-ci le regarde. C'est-à-dire que, sans cesser de marcher avec sa charge en traversant le trottoir, le nègre le

dévisage pendant une fraction de seconde. Puis il disparaît à l'intérieur du magasin qui, à vrai dire, semble plutôt un entrepôt. Lorsqu'il ressort un moment plus tard, son regard se tourne de nouveau vers lui, restant fixé un peu plus longtemps que pendant le trajet aller, puis se détournant, tandis que tout en retraversant le trottoir il s'affaire à déchirer et replier l'emballage de carton maintenant vide qu'il aplatit et jette sur la chaussée sous l'arrière du camion où il le pousse du pied, repoussant en même temps les autres emballages qui s'y accumulent déjà. Tandis qu'il attend que quelqu'un à l'intérieur du camion lui passe une autre caisse, le blanc de ses yeux apparaît, la pupille en coin, dirigée une nouvelle fois vers la bouche d'eau. Son visage marron et luisant est orné d'une courte moustache. La mâchoire inférieure est démesurée et ses joues gonflées comme s'il avait la bouche pleine. Puis le blanc des yeux disparaît. Cette fois, quand il repasse, une nouvelle caisse serrée contre sa poitrine, ses paupières sont baissées, son attention semblant être concentrée à ses pieds pour ne pas trébucher sur le seuil du magasin où il s'engouffre sans marquer de temps d'arrêt. À la base de l'immeuble, tout contre la bouche d'incendie, l'appareil du mur est constitué de larges blocs de pierre grise jusqu'à hauteur d'homme. Au-dessus et jusqu'au second étage, des blocs plus étroits, séparés par des joints en creux, forment des bandes horizontales et parallèles. En renversant la tête il voit toute la façade qui, au-dessus, est en briques brunâtres. Elle s'élève

vers le ciel blanc, percée régulièrement de fenêtres carrées sans balcons ni encadrement et dont la grandeur apparente et les intervalles décroissent progressivement, leur succession dessinant des lignes de fuite convergentes interrompues à la hauteur du vingtième étage et que l'œil prolonge vers leur point de rencontre dans le vide éblouissant et décoloré. Pris d'un léger vertige il abaisse la tête, son regard parcourant maintenant de haut en bas la façade brune puis grise. Il découvre alors un peu au-dessus de lui, sur les dalles de pierre qui forment le soubassement de l'immeuble, de hautes lettres blanches dessinant le mot DIOS. Penchant le buste de côté, il peut lire l'inscription dans son entier : DIOS ES AMOR, tracée en lettres capitales irrégulières et mal alignées, larges de deux doigts. Le dernier jambage de l'R final est démesurément étiré. La peinture liquide a dégouliné en franges plus ou moins longues à partir des boucles inférieures ou des pieds des différentes lettres, la pâte s'accumulant et formant à chacune de leurs extrémités une boule aplatie qui s'est solidifiée. Comme les franges du O du mot DIOS descendent exactement à hauteur de son œil, celui-ci peut voir les légères sinuosités du trajet suivi par la peinture lorsqu'elle a glissé sur la surface granitée et rugueuse de la pierre, déviée par ses minuscules aspérités. Au-dessus de l'inscription et à l'aide de la même peinture blanche a été tracée une croix dont les bras laissent pendre également des rigoles de sang blanc. Un personnage au crâne chauve, à la longue

barbe, le buste revêtu d'une cuirasse qui fait place, à partir de la taille, à une courte jupe, se tient debout sur une plage. Il a retiré son casque et le tient au creux de son bras replié dont l'index tendu est pointé en direction d'un crucifix que son autre main élève vers le ciel vert. Sur la droite, quelques hommes et quelques femmes à demi nus joignent les mains, inclinant la tête, le dos courbé, ou mettant un genou à terre. Quelques-uns d'entre eux sont encore à demi cachés par une végétation exubérante, de larges feuilles découpées, ou minces, pointues, hérissées, que dominent de hauts palmiers aux troncs penchés. À ce moment, le nègre en salopette blanche ressort du magasin, tordant entre ses mains et aplatissant un nouvel emballage de carton brun. Pas plus que pendant le trajet aller il ne regarde en direction de la prise d'eau. Les feuillages, les indigènes agenouillés, sont représentés dans un camaïeu vert, ainsi que le guerrier qui brandit le crucifix. Le nègre semble avoir des difficultés à faire rentrer l'emballage de carton dans la masse des autres cartons déjà accumulés entre les roues du camion. Il donne de vigoureux coups de pied mais une des faces du dièdre formé par le carton replié persiste chaque fois à se relever. Derrière le guerrier chauve se tient un groupe de personnages revêtus d'armures, casqués, armés de lances et d'arquebuses, et plus loin quelques marins achèvent de tirer sur le sec une chaloupe dont les vagues de jade lèchent encore la poupe. Le grand nègre est maintenant courbé en deux, le buste horizontal, se

maintenant d'une main au rebord du plateau du camion, sa jambe droite lançant des ruades dans le tas formé par les emballages qu'il parvient peu à peu à tasser un peu plus avant sous le camion. Sur sa casquette à longue visière et sur la pochette de sa combinaison blanche est brodée une petite jambe de femme de couleur beige, à demi fléchie, le pied vers le haut, surmontée d'un sigle de deux lettres entrelacées. Le timbre vert pâle est de forme allongée, encadré d'une étroite marge blanche aux bords dentelés. La croix que la main gantée d'acier du vieux guerrier montre aux sauvages est entourée de rayons divergents, comme un soleil, dans le ciel couleur d'absinthe. L'ombre cruciforme de l'avion se déplace rapidement sur une surface pelucheuse ou plutôt crépue d'un vert presque uniforme, à peine nuancé çà et là de touches plus foncées ou jaunâtres. Les contours de la croix sont agités d'imperceptibles déformations tandis qu'ils passent sur les dômes pressés d'une végétation exubérante formée de grands arbres et d'épais buissons que dominent de hauts palmiers aux troncs penchés, comme une mousse géante, recouvrant tout, ne s'ouvrant que pour laisser place à des cours d'eau ou des marécages herbus. L'eau des marécages est d'un gris métallique. Les rivières ont des tracés méandreux, convulsifs, se tordant en replis jaunes. Sous la masse rougeâtre et sa petite poche verte vient se presser un gros tube livide, boursouflé, parcouru de fines veinules bleues dont l'ensemble dessine un carré approximatif inscrit dans l'ouverture en forme

de guitare pratiquée sur le devant du corps. Le côté supérieur du carré s'infléchit sous son poids, comme une guirlande. L'intérieur est entièrement empli par les replis sinueux d'un autre tube plus mince, semblable à un gros ver de terre, se tordant sur lui-même convulsivement. L'ensemble est animé de lents mouvements de contraction et de décontraction, se déformant imperceptiblement. Les mâchoires toujours serrées, la sueur coulant sur ses tempes et perlant en gouttes à sa lèvre supérieure, le regard inexpressif, l'homme malade glisse la main gauche dans la poche de son pantalon, deux doigts tâtonnant à l'intérieur du paquet dont ils extraient une cigarette qu'ils plantent dans la bouche. Après quoi il reste là, la cigarette non allumée fichée entre ses lèvres, les maxillaires soudés, l'extrémité de la cigarette agitée de faibles mouvements de bas en haut que lui communique le tremblement des lèvres. Un système simple de relais mécaniques à partir des roues entraîne les bras du lapin qui s'avance sur le trottoir. Armés de petites baguettes les bras se lèvent et s'abaissent tour à tour, les petites baguettes venant frapper un timbre de cuivre placé devant l'animal sur la planchette qui lui sert de socle. Le lapin a de grandes oreilles blanches. Il est vêtu d'un tricot jaune et d'un pantalon rouge. La main de l'enfant qui le traîne par une ficelle exerçant des tractions irrégulières, le lapin progresse par saccades. Lorsqu'il s'immobilise les bras s'immobilisent aussi et le léger tintement du timbre sous les baguettes cesse. L'intestin

comprend deux parties principales : l'intestin grêle et le gros intestin. L'intestin grêle mesure en moyenne 7 mètres de long. Le gros intestin ou côlon commence par le cæcum, se continue par le côlon droit, le côlon transverse, puis le côlon gauche qui aboutit au côlon sigmoïde. Le docteur lui dit de s'allonger sur la table d'examen. Celle-ci est en métal, constituée par un plateau de tôle supporté par de minces montants. Le tout est recouvert d'une peinture brillante, couleur coquille d'œuf. Sa morphologie succincte, son aspect squelettique, incongru, ses pattes grêles, de même que la peinture laquée, contrastent avec le tapis laineux aux dessins rouges, bleus et verts, le bureau acajou, les ornements de bronze et les fauteuils de cuir. Les chevilles entravées par le pantalon tombé sur ses pieds, il s'avance maladroitement vers le plateau ripoliné. Le docteur est âgé d'une quarantaine d'années. Il ressemble à un banquier ou à un homme d'affaires dont il a l'expression à la fois concentrée, absente et froide. Il est chauve, bronzé, et porte des lunettes à monture d'or et un coûteux costume gris coupé dans un tissu souple. Ses mains aux ongles manucurés sortent de manchettes immaculées aux poignets maintenus par des boutons en or de forme carrée. Tandis qu'il se hisse sur la table, pivote sur ses fesses en élevant ses chevilles entravées, le docteur tire rapidement une montre de la poche de son gilet, y jette un bref coup d'œil, la refourre dans son gousset puis s'approche de la table d'examen. Les tracés rougeâtres ou boueux des rivières

dessinent des méandres dont les boucles revenant sur elles-mêmes se rejoignent presque, se tordant convulsivement comme ces vers de terre sectionnés d'un coup de pelle, ou des serpents. La végétation touffue ne laisse nulle part apparaître la terre. On n'aperçoit aucune trace de vie humaine, aucun chemin, aucun sentier, aucune maison, aucune hutte. Sans cesser de se convulser les cours d'eau s'élargissent brusquement, prenant alors la forme de flammes ou plutôt de ces lames de poignard trapues et ondulées, dont ils ont alors l'éclat métallique, et ils se perdent parmi les buissons et les hautes herbes à travers lesquelles étincelle parfois comme sur des plaques d'étain le reflet du soleil qui se déplace à la même vitesse que l'avion. Par endroits on aperçoit un arbre aux racines sans doute pourries, abattu par quelque ouragan, à demi immergé, soutenu hors de l'eau par les branches qui plongent dans le marécage. Le serpent est lové sur un tronc où ne subsistent plus que quelques plaques d'écorce et dont l'aubier mis à nu apparaît, d'un blanc jaunâtre, comme un os. L'animal ressemble à un gros tuyau qui s'infléchit sous son poids, pend en courbes molles à partir des points où il est accroché. Le corps est décoré de losanges bruns, d'une géométrie parfaite, avec un point clair au centre. Dessinés par les écailles, les côtés des losanges ainsi que les contours du point central sont découpés en dents de scie, comme ces motifs de broderie qui ornent les rideaux de filet. Sous l'image est écrit le mot *serpent*, en caractères gras, et au-des-

sous, en lettres bâton plus minces, *boa constrictor*. L'ordre des serpents, ou *ophidiens*, comprend 2 300 espèces des régions chaudes ou tempérées. Le corps est à peu près cylindrique, allongé (jusqu'à 12 m chez l'anaconda), couvert de petits replis écailleux, sauf au ventre qui porte de larges bandes transversales. La tête porte des yeux sans paupières, une langue bifide exploratrice (mais nullement venimeuse), une bouche qui.

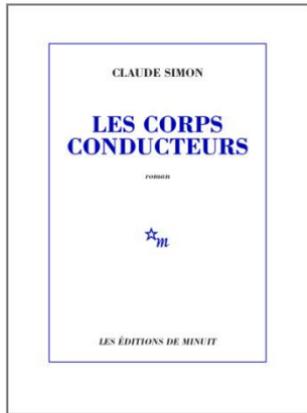
*Serpent corail*, v. Elaps./*Serpent à lunettes*, v. Naja.  
/*Serpent minute*./*Serpent à sonnettes*, v. Crotale. *Serpentaire* n.m. Rapace diurne au bec recourbé, à l'œil entouré de cartilages d'un rouge sanguinolent ; sa tête est munie d'une houppe de plumes sombres, son poitrail est blanc, de courtes plumes dorées nuancent le dos de son cou et les attaches des ailes qui se teintent de brun foncé à leurs extrémités ainsi que les cuisses. Il est caractérisé par ses très longues pattes recouvertes d'une peau cornée jaune et terminées par des serres aiguës et recourbées. Il s'avance d'une démarche de héron parmi les hautes herbes. En écharpes d'abord, fuyant rapidement, puis en paquets grisâtres s'agglutinant, laissant encore voir des morceaux du marécage par leurs déchirures, puis formant à la fin une nappe continue, les nuages s'interposent devant le paysage. L'ombre de l'avion court maintenant sur la surface éblouissante, auréolée d'un cercle aux pâles couleurs irisées, s'affaissant et remontant sur le moutonnement des bosses. Sous une traction trop brusque de l'enfant déséquilibrant la planchette, le lapin vacille et se cou-

che sur le côté. L'enfant continue à le traîner ainsi pendant quelques mètres, puis se retourne et s'arrête. Sa mère s'arrête aussi. Le grand nègre qui se dirige de nouveau vers le magasin est obligé d'enjamber la ficelle maintenant distendue qui va du poing fermé de l'enfant au lapin. Au-delà de la rangée des jambes levées on peut voir à l'intérieur du magasin des rayons où s'empilent des boîtes de carton blanc et brillant. Les rayons courent sur les trois côtés du magasin dont le quatrième est constitué par la vitrine et la porte. Les boîtes rangées et empilées délimitent ainsi de façon à peu près continue (certains rayons sont incomplètement garnis, présentant des vides et il y a aussi une porte dans le mur du fond) un espace à peu près cubique occupé par un long comptoir de bois jaune, une table supportant une machine à écrire et quelques chaises au dossier de bois courbé, jaune également. Par endroits les hauts buildings qui bordent la rue sont séparés par des maisons de cinq, quatre, ou même trois étages. Cependant, en dépit de ces créneaux et de la largeur de la chaussée, l'impression est celle de parois élevées et resserrées de part et d'autre d'un étroit couloir. Cette impression est encore accrue du fait de l'extrême longueur de la rue qui s'étend en droite ligne sur plusieurs kilomètres jusqu'au lac, son extrémité se perdant, diluée, dans la brume, et aussi par la prolifération désordonnée des enseignes et des panneaux-réclames fixés à la hauteur du premier étage et débordant au-dessus des trottoirs. Non que les enseignes soient particulièrement abon-

dantes, mais, vues en enfilade, elles se chevauchent, se superposent, de telle sorte que l'enchevêtrement des lettres ou des dessins multiplie leur nombre. La plupart sont faites de tubes de néon, sans éclat à cette heure, poussiéreux et grisâtres dans le pâle soleil de chaleur. D'autres sont en matière plastique (des rectangles plus ou moins allongés ou des cubes étagés portant chacun une lettre), violemment colorée, et offrent un bariolage chatoyant où dominant le rouge et le vert. Penchée maintenant sur l'enfant sa mère lui montre plusieurs fois du doigt le lapin couché sur le trottoir, puis sa main qui tient l'extrémité de la ficelle. Suivant le geste répété, le regard de l'enfant va du jouet à son poing fermé qu'il lève à hauteur de ses yeux et considère avec attention. La mère marche alors jusqu'au lapin, s'accroupit, et le redresse. Une large trouée dans la mer de nuages permet de voir de nouveau la terre, ou plutôt la même étendue végétale : les dômes serrés des arbres, les buissons, les souches mortes couleur d'ossements et les hautes herbes à travers lesquelles se ramifient et se tordent des bras d'eau apparemment stagnante, boueuse ou couleur d'étain. Chargées de paquets, deux gigantesques négresses s'avancent de front. Leurs bras à la peau marron foncé, aux muscles longs, nus jusqu'aux épaules, sortent de leurs corsages de soie brillante, sans garnitures, comme des maillots, sous lesquels remuent leurs seins ovales. On voit luire le blanc de leurs yeux et l'éclat sauvage de leurs dents. Les reflets du soleil courent toujours à travers les vergetures

des herbes, comme un éclat de bronze se déplaçant rapidement à la même vitesse que l'avion. Dominant les plus hautes façades, les formes de quelques gratte-ciel se dressent à travers la brume qui les décolore, se confondant presque avec le ciel blanc, grisés par les pointillés de leurs milliers de fenêtres en lignes verticales (ou horizontales, suivant la priorité donnée par les architectes à l'un ou l'autre des styles), semblables à des colonnes sans chapiteaux, plates, et de hauteurs inégales. La page est divisée en trois colonnes verticales. L'accumulation des caractères serrés leur donne une teinte grisâtre. La photo en couleur du boa occupe le haut de la colonne de gauche. L'article Serpent commence à la page précédente au-dessous de Serpens (nom latin de la constellation du Serpent) et, en remontant encore : Serpe, Serpa Pinto (Alexandre Alberto da Rocha) : explorateur portugais. Les têtes d'articles sont en caractères gras. Serratula : herbe vivace, rustique, à fleurs purpurines, pouvant atteindre 1,20 m de hauteur. Serrano y Dominguez (Francisco), duc de la Torre, maréchal et homme politique espagnol (Isla de León, auj. San Fernando). Des plus hauts étages des gratte-ciel on peut voir ceux-ci surgissant de loin en loin ou par grappes de la nappe laiteuse qui stagne sur la ville et s'élevant dans le ciel pâle où les vitres de leurs fenêtres étincellent. Ils sont de couleur brune, rose, noire, ocre ou grise, s'estompant peu à peu à mesure que l'œil descend, de sorte qu'ils semblent flotter, suspendus, verticaux, géométriques et

sans poids, sur une base immatérielle, comme les sommets des montagnes dans les lavis des peintres chinois, se profilant en taches d'encre tandis que leurs assises se diluent, se fondent dans un lavis gris perle. Déchiré de loin en loin mais de façon constante par les longs hurlements des sirènes des pompiers ou de la police, un grondement continu s'élève de la nappe brumeuse en même temps que des bouffées malodorantes et chaudes de gaz d'échappement mêlées aux relents de choux et d'huile rance. Il est impossible de distinguer le trafic et la foule qui s'écoulent au fond des canyons de pierre et de briques. L'une des deux géantes noires porte un pantalon fait de la même soie noire et brillante que les corsages, l'autre un pantalon rose. Sur un des paquets dont elles sont chargées est dessiné un œil énorme, d'un demi-mètre de long environ, agrandissement photographique d'une gravure en taille-douce, avec le réseau des courbes entrecroisées des traits au burin suggérant le bombé de la paupière. Se tenant très droites, marchant à grandes enjambées, elles dépassent le lapin, puis le groupe formé par la mère et l'enfant. Assis sur la prise d'incendie, l'homme malade voit leurs visages sauvages et lisses passer très haut au-dessus de lui, ténébreux, surpassant les sommets estompés des gratte-ciel. La mère enferme la main libre de l'enfant dans une des siennes et se redresse. C'est une jeune femme à la chevelure blonde tirée en chignon, au corsage noué sous la poitrine, les hanches, les fesses et les cuisses prises dans un bermuda au dessin



Cette édition électronique du livre  
*Les Corps conducteurs* de Claude Simon  
a été réalisée le 15 janvier 2013  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707303554).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707325839